

**« LEUR SALE ARGENT » :  
UNE LECTURE ÉCONOMIQUE  
DE *DENIER DU RÊVE***

par Luc RASSON (Anvers)

*L'argent !...  
Toujours l'argent !  
Balzac, La cousine  
Bette*

« Le roman m'irrita », voilà ce qu'affirme Marguerite Yourcenar elle-même en 1971 à propos de la première version de *Denier du rêve*. Irritation suscitée, affirme-t-elle, par les maladresses stylistiques qui émailleraient le roman : « transitions maladroitement entre lyrisme et vérisme », « gaucherie du dialogue », « stylisation excessive », etc. Le roman serait une « œuvre de genre non-tranché » (p. 24) et il est significatif que l'auteur n'a jamais parlé de son roman qu'en termes composés : « mi-réaliste, mi-symbolique » en 1959, « mi-réaliste, mi-allégorique » en 1971<sup>1</sup>. Cela dit, le malaise n'est pas que stylistique. A lire ces deux préfaces, on ne peut se défaire de l'impression qu'un autre défaut du roman taraude son auteur. Relisons la préface de 1959. D'entrée de jeu le ton est mis, la bonne lecture est désignée : « Le roman a [...] pour centre le récit mi-réaliste, mi-symbolique d'un attentat antifasciste à Rome ». Il ne saurait y avoir de doute : voici bien un roman politique, réécrit, signale-t-elle déjà, pour des raisons de style. Ces modifications stylistiques ont-elles changé la teneur politique du roman ? La réponse n'est pas claire : d'une part, « l'atmosphère politique [...] n'a pas varié » (*OR*, p. 163) et Yourcenar de rappeler qu'en 1933 le fascisme avait encore un aspect débonnaire qu'il a perdu après l'invasion de l'Éthiopie et la participation italienne à la guerre civile espagnole. Mais d'autre part, nous lisons : « le thème politique se retrouve renforcé et développé », et surtout « La notion du mal politique [...] joue dans la présente version un rôle plus considérable » (p. 164).

---

<sup>1</sup> Voir la préface, datée de 1959, à la version définitive de *Denier du rêve*, *OR*, impression de 1982, p. 161-165 ; ainsi que « Histoire et examen d'une pièce », *Th I*, p. 9-25.

Qu'est-ce qui a causé l'irritation de Marguerite Yourcenar ? La préface de *Rendre à César* permet de le préciser : il y avait, nous dit l'écrivain, dans la première version de *Denier du rêve* un décalage entre d'une part le « parti pris lyrique » et d'autre part la situation du romancier placé « pour la première fois, sans écran aucun, en face de l'actualité » (RC, p. 13) – c'est-à-dire d'une configuration politique précise. Il aurait fallu, afin de mener à bon terme ce projet romanesque, « des habiletés techniques que je ne possédais pas » (p. 14). Aussi la dimension politique du roman ne perçait-elle que « confusément » dans la version de 1934, couverte qu'elle était par « un épais vernis romanesque et littéraire » (p. 15). Bref, roman raté, voilà ce que nous dit Yourcenar elle-même : ni roman d'actualité – lisez « politique » –, ni roman « lyrique », poétique. Et Yourcenar d'ajouter qu'en fait elle avait un « esprit peu politisé » à l'époque, ce qu'elle confirme d'ailleurs dans *Les Yeux ouverts* où elle revendique, dans les années trente, une attitude d'« indifférence » à l'égard de la chose politique<sup>2</sup>.

Ces ambiguïtés n'empêchent pas Marguerite Yourcenar de considérer en 1959, non sans fierté, que son roman était « l'un des premiers romans français (le premier peut-être) à regarder en face la creuse réalité cachée derrière la façade boursouflée du fascisme » (OR, p. 164). Roman manqué, donc, mais qui a son mérite et qui est précisément politique car cette dimension est bien revendiquée par la romancière, fût-ce sur un mode minimal : « regarder en face », ce qui suggère une forme de défi. Ailleurs, Yourcenar affirme : « un écrivain peut contribuer à la lutte politique en disant simplement ce qu'il a vu »<sup>3</sup>. Ce qui est visé ici, et en dépit de toutes les considérations sur le ratage d'un roman tirillé, c'est un degré zéro de la critique – le témoignage. La question se pose donc de savoir où se situe l'éventuelle pertinence politique revendiquée confusément par l'auteur, et, si elle existe, il s'agit de s'interroger sur son éventuel effet critique. Cependant, comme mon titre l'annonce, j'essaierai de montrer que la pertinence du roman est peut-être moins politique qu'économique : comment en effet refuser de prendre au sérieux la dimension économique d'un roman qui porte le mot *denier* dans son titre et qui fait de la circulation d'une pièce de monnaie son principe structurant ? Une telle lecture s'impose d'autant plus que la question économique

---

<sup>2</sup> YO, édition du Livre de poche n° 5577, p. 114.

<sup>3</sup> YO, p. 87. Henri Béraud, dans le reportage qu'il publia en 1929 d'un voyage dans l'Italie fasciste, et qui fut probablement une source d'inspiration de Yourcenar, revendique lui aussi l'objectivité du regard : « Allons regarder. Interrogeons la vie » (p. 9 ; italique de l'auteur) et se propose d'avoir « les yeux bien ouverts » (p. 7). Voir *Ce que j'ai vu à Rome*, Paris, Les éditions de France, 1929.